



Le Coq-Héron

D'où viennent
les psychanalystes

Où vont-ils ?

Numéro 146

1997

séduction de l'enfant par l'adulte, de l'autre, Œdipe, une histoire tout aussi passionnelle mais renversée en ce que le point de départ n'est plus l'adulte mais l'enfant lui-même. Comment, du reste, pourrait-on parler de désirs œdipiens auprès d'enfants n'ayant pas été eux-mêmes désirés au préalable? Freud, l'homme des dualités, est ici aussi partagé et ce, même s'il a « officiellement » mis de côté sa théorie de la séduction et avec elle l'idée d'une innocence sexuelle de l'enfant. Œdipe, comme théorie sexuelle, constitue l'aboutissement du travail analytique de Freud au même titre que la création, par les enfants, des théories cloacales ou autres théories sexuelles dites infantiles, rend compte de leurs observations des manifestations de la vie sexuelle. La théorie œdipienne aurait-elle pu être construite par Freud (et par Sophocle!) sur le même modèle que les théories sexuelles infantiles, c'est-à-dire, comme une construction intellectuelle s'employant à solutionner l'énigme du sexuel et ce, indépendamment de quelque vérité objective que ce soit? À ce sujet, Pontalis aura bien raison de faire du petit Hans notre maître à tous³².

Dans son *Roi des Aulnes*, Goethe nous parle d'un père, de son enfant et d'une chevauchée dans la nuit³³. Est-ce le propre de l'état adulte que d'être

donnant aux enfants les soins corporels nécessaires. »
Abrégé de psychanalyse, Paris, PUF, 1975.

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1979, p.325-420.

32 J.-B. Pontalis, « La bêtise de l'inconscient », in *La bêtise de l'inconscient*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 1996, p.128.

33 Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent ?

C'est le père avec son enfant...

Mon fils pourquoi caches-tu peureusement ton visage ?

Père, ne vois-tu pas le roi des Aulnes ?

Le roi des Aulnes avec sa couronne et sa traîne ?

Mon fils, c'est une traînée de brume...

Je t'aime, ton beau corps me tente,

Si tu n'es pas consentant, je te fais violence !

Père, père, voilà qu'il me prend

Le roi des Aulnes m'a fait mal !

Le père frissonne, il presse son cheval,

Il serre sur sa poitrine l'enfant qui gémit.

A grand peine, il arrive à la ferme.

Dans ses bras l'enfant était mort.

Goethe, *Le roi des Aulnes*.

sourd aux cris de détresse de l'enfant qui, soumis à un langage passionnel débordant ses capacités d'élaboration, ne peut parfois réagir autrement à l'effet de sidération produit qu'en clivant-mortifiant une partie de lui-même (autotomie de Ferenczi, faux self de Winnicott, normopathie de McDougall)? Succédant à l'expérience de séduction, cette surdité (déli) de l'adulte à la détresse de l'enfant ne représente-t-elle pas, comme Ferenczi l'avait, l'élément constitutif par excellence de la nature inévitablement traumatique pour les enfants de la rencontre avec le langage des adultes? À ce sujet, Gantheret³⁴, et de manière encore plus incisive Laplanche, avec sa théorie de la séduction généralisée³⁵, ont bien montré comment la séduction opère au cœur de toute relation adulte-enfant du fait de la transmission de l'adulte vers l'enfant de signifiants verbaux ou non verbaux chargés de significations sexuelles inconscientes.

Par ailleurs, il est tentant de voir dans cet enfant du *Roi des Aulnes* un autre enfant, un *wise baby* comme il se traitait lui-même, c'est-à-dire Sándor Ferenczi. S'est-il employé à décrier, avec toute l'ardeur et l'authenticité qui pouvaient être les siennes, les effets destructeurs pour l'enfant de la rencontre avec le langage passionnel de l'adulte? Aura-t-il connu le même sort dramatique que l'enfant du conte? Au fait, Freud aura-t-il joué auprès de Ferenczi le même rôle que ce père non seulement sourd aux cris de détresse de son enfant mais s'employant aussi à le convaincre de tenir pour illusoire la menace extérieure dont il est l'incarnation? Irrité face à un Ferenczi qui défendait ce que lui-même voulait écarter, Freud ne pouvait que prendre publiquement parti contre son disciple. Mais simultanément, il paraît clair qu'il ne pouvait réprocher totalement son « cher fils », celui-là même à qui, un temps, il destinait comme future épouse une de ses filles Mathilde³⁶!

34 F. Gantheret, « Les nourrissons savants », *Nouvelle revue de psychanalyse*, 1979, vol. 19, p.131-147.

35 J. Laplanche, « De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisée », *Études freudiennes*, 1986, vol. 27, p.7-25.

36 E. Jones, V.O., vol. 2, p.166.

Psychanalyse, abus sexuels et langue de bois*

Pierre Sabourin

Il y a un siècle, une série de lettres de Freud à son ami Fliess donnait toute la mesure de sa tentative pour faire coïncider sa recherche avec le système délirant de son correspondant privilégié, son « seul public ».

Mais ce document, tout à fait extraordinaire quand on connaît l'intensité de la création abstraite chez Freud, n'est toujours pas accessible en langue française, sa publication ayant été censurée par le premier cercle de la descendance freudienne: Anna Freud, Ernst Kris, la chère princesse Marie Bonaparte, et les éditeurs qui signent l'Avant-propos des extraits de cette correspondance réunis dans *Aus den Anfänger der Psychoanalyse* (5). Ladite *Naissance de la psychanalyse* serait donc plutôt comme un accouchement prématuré, une tentative pour donner accès à l'« histoire » de la psychanalyse par le biais d'une légende.

Il est indispensable d'y revenir aujourd'hui.

L'étude comparée de quatre lettres de Freud à Fliess, entre décembre 1896 et décembre 1897, permet de retrouver le sens de l'abandon de la *neurotica* et du pseudo « abandon de la théorie de la séduction ».

* Extrait de communication à la soirée scientifique de l'OPLF (IV^e Groupe), le 11 décembre 1996. Avec mes remerciements à Corinne Daubigny pour sa contribution à la mise en forme de ce texte. Les chiffres entre parenthèses renvoient à la Bibliographie en fin de texte; les textes de Freud en langue anglaise sont traduits par l'auteur.

En passant par la correspondance encore inédite de Freud à Ferenczi (futur Tome III), nous nous proposerons d'esquisser le mouvement d'ensemble de la pensée freudienne à propos du trauma.

Enfin le retour sur la correspondance Freud-Fliess jette une lumière sur les sources de l'autocensure chez Freud, du côté de son complexe paternel, durant le temps de deuil de son père. Nous sommes ici redevable aux ouvrages bien connus de Marianne Krühl (*Sigmund, fils de Jacob, un lien non dénoué*, (8)) et de Marie Balmay (*L'homme aux statues*, (1)), auxquels nous devons ajouter les ouvrages plus récents de Nicholas Rand et Maria Torok (*Questions à Freud*, (10)) et d'Erick Porges (*Freud-Fliess. Mythe et chimère de l'autoanalyse*, (9)).

Or une grande part du mouvement psychanalytique a épousé le mouvement de censure, renforcé, élargi au point de compromettre la lecture de nos observations cliniques dans le cadre du traitement des traumatismes infantiles précoces, en particulier les traumatismes sexuels. Ainsi la clinique la plus actuelle exige ce retour à la lettre des observations cliniques de Freud, inconnues en langue française.

I Naissance de la censure en psychanalyse : prétendu abandon de la théorie de la séduction

La correspondance complète Freud-Fliess, comme on le sait, n'est pas accessible dans sa continuité dans l'édition des PUF. Il a fallu attendre celle de Masson en 1985 (6), pour pouvoir apprécier en langue anglaise les *Complete letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess*, contenant les lettres expurgées ou totalement éliminées des éditions en allemand et en français (133 sur un total de 284 lettres et « manuscrits »). On peut y apprécier les cas cliniques de Freud très détaillés, et cette « nouvelle devise » pour la psychanalyse, tout autant censurée, extraite du *Mignon* de Goethe, qu'il proposait le 22 décembre 1897 :

« Was hat man dir du armes Kind getan? », (« Qu'est-ce qu'on-t-a fait, à toi, pauvre enfant? »).

Comble d'humour involontaire, c'est de suite après ce passage caviardé qu'il décrit la censure russe par « caviardage », comparable d'après lui à ce que l'on retrouve dans les psychoses. Il conclut, après les descriptions cliniques de tableaux particulièrement démonstratifs et l'énoncé de cette devise: « assez avec mes cochonneries » (*Schweinereien*). Mais tout ceci est censuré, trop obscène sans doute... de la part d'un homme tellement idéalisé.

Cette première censure officielle du mouvement psychanalytique par lui-même prétendrait viser, d'après l'Avant-propos de cette *Naissance de la Psychanalyse*, « les efforts de Freud pour saisir les théories de Fliess » considérées par eux, soit dit en passant, comme des « théories scientifiques », y compris les fameux calculs de « périodes » masculines. Mais ils occultent ainsi que cette censure atteint de plein fouet les articulations entre traumatisme-mémoire-perversion-hystérie-paranoïa-zones érogènes et la naissance de l'auto-analyse de Freud. Et là, c'est plus grave.

C'est dire que la lecture de cette correspondance complète dans sa continuité est d'importance, si l'on veut éviter la simplification redoutable d'un

« changement de perspective de Freud » à propos du trauma, en oubliant en réalité l'ensemble de son voyage.

Par exemple, quand il écrit le 21 septembre 1897, « Je ne crois plus à ma neurotica », il rajoute: « (Théorie des névroses) ». Précision omise, impossible à rétablir à partir des trois grains de caviar conventionnels dans *Naissance de la psychanalyse*. Pourtant, si l'on veut bien rétablir l'ensemble, cela signifie qu'il n'est pas question pour Freud de toute la pathologie mentale, mais seulement des névroses.

Trois mois plus tard, le 22 décembre 1897, il croit à nouveau à l'authenticité du trauma infantile, dans cette phrase caviardée: « l'authenticité intrinsèque du trauma infantile est issue du petit incident suivant, que la patiente déclare avoir observé quand elle avait trois ans »... Il développe ensuite une observation de trauma et de séduction infantile dont nous parlerons plus loin, mais qui fut aussi subrepticement supprimée.

Comment penser qu'il aurait abandonné la théorie de la séduction trois mois plus tôt? Qu'a-t-il donc abandonné en réalité? Où en était-il le 21 septembre 1897?

Nous trouvons des indications précises de ce qu'il « abandonne » vraiment au cours de l'année précédente. Il précise à Fliess (6 décembre 1896) qu'il cherche à intégrer la « substance de l'angoisse du 28^e jour », (mais le mot substance est supprimé dans le texte français). En même temps, il cherche à comprendre « l'hystérie comme résultant davantage de la perversion du séducteur ».

Séducteur, en allemand *Verführer*: celui qui détourne, l'abuseur, qui n'est pas ici réduit à la seule désignation du père, comme plus tard, quand il simplifiera en parlant « d'étiologie paternelle ». Pourquoi, en effet, l'abuseur ne serait-il que paternel?

Il cherchait à asseoir sa théorie sur celle de son ami : à « installer ma colonne sur ton socle », dit-il.

Pour comprendre en quoi il ne croit plus du tout, il faut lire ces pages enfin retrouvées, qui

dévoilent, des récits de cas cliniques où la perversion de l'abuseur paternel concerne le fils et la fille. Ces récits renvoient avec précision à tellement de cas cliniques actuels qu'il est à mon sens indispensable de les reconnaître là où ils sont, c'est à dire dans le corpus freudien. Mais pour cela il est urgent que ces textes soient sérieusement dé-caviardés. Ce passage-ci; par exemple, au milieu de cette lettre d'il y a un siècle (toujours, 6 décembre 1896):

« Fragment de mon expérience du jour. Une de mes patientes, dans l'histoire de laquelle la grande perversion du père a joué le rôle principal, a un jeune frère qui est considéré comme un vaurien ordinaire. Un jour celui-ci vient à mon cabinet et déclare, les larmes aux yeux, qu'il n'est pas un voyou mais qu'il est un malade, avec des impulsions anormales et des inhibitions de la volonté. Il se plaint aussi tout à fait incidemment de ce qui est assurément une céphalée d'origine nasale. Je le dirige vers sa sœur et son demi-frère qu'il allait voir. Cet après midi sa sœur m'appelle dans un état de grande agitation. La veille j'avais appris qu'après le départ de son frère elle avait eu un terrible mal de tête, ce dont auparavant elle n'avait jamais souffert. Raison: le frère lui avait dit que lors de ses douze ans son activité sexuelle consistait à embrasser (lécher) les pieds de sa sœur, quand ils se déshabillaient le soir. En association elle a retrouvé dans son inconscient le souvenir d'une scène dans laquelle, à l'âge de quatre ans, elle attendait son père, dans un état de grande excitation sexuelle léchant les pieds mouillés de la nurse.

Ainsi supposait-elle que les préférences sexuelles du fils se portaient vers le père, celui-ci aussi ayant été le séducteur. Elle pouvait ainsi s'identifier à lui et assumer ses maux de tête. Elle pouvait faire ceci parce que pendant la même scène le père violent battait l'enfant, caché sous le lit, et le frappait avec une chaussure sur la tête. Le frère répugnait à toute perversité, quoiqu'il souffre d'impulsions compulsives. C'est à dire qu'il avait réprimé certaines impulsions qui

étaient déplacées en compulsions vers d'autres. C'est en général le secret des impulsions compulsives, S'il pouvait être pervers comme le père, il préférerait être malade. »

(On reconnaît ici la référence à l'hystérie comme négatif de la perversion; négatif au sens photographique, que Freud a développé par la suite).

Suite, toujours caviardée, de cette lettre de Freud :

« Il est intéressant de constater que le calcul des sommes successives n'apporte rien, et cela, indifféremment, que les périodes intra-utérines soient intégrées ou non aux calculs ».

Dans cette même lettre Freud évoquait déjà les « 276 jours de la grossesse » qu'il cherchait à démultiplier en périodes (qu'il désigne de la lettre grecque Π), périodes de 12 fois les 23 jours du sexe masculin (12 fois 23 égalent 276) : on saisit bien l'influence de Fliess, et cela sans insister sur la céphalée « assurément » d'origine nasale, qui montre l'allégeance de Sigmund à l'idée fixe de la névrose nasale réflexe chère à son ami.

Freud poursuit :

« Ainsi j'essaye d'introduire la notion que c'est une substance mâle de 23 jours dont la libération produit le plaisir pour les deux sexes, et la libération d'une substance de 28 jours qui produit l'expérience de déplaisir...[suivent les calculs détaillés] Ce qui voudrait dire que le développement psychique semble se rapporter aux périodes de 23 jours, lesquelles s'additionnent en multiples de 3,6,12,...24, ce qui rendrait effectif le système duodécimal. Dans chaque cas l'unité serait la période de gestation qui correspondrait approximativement à 10 fois ou 12 fois Π . Le seul résultat serait que le développement psychique progresserait en rapport avec des multiples de 3, 6, 12, dans la mesure où la période de gestation correspondrait à 12 Π , et le développement sexuel progresserait en rapport à des multiples de 5,10,20, si la gestation est égale à 10 fois Π . »

(C'est nous qui soulignons).

Nous pouvons ici constater que Freud oppose par conséquent :

- le développement psychique, masculin, duodécimal, associé au plaisir;
- au développement sexuel qui serait alors féminin, décimal... et associé au déplaisir!

Si j'insiste lourdement par ces traductions inconnues en langue française c'est parce que cette méconnaissance majeure a pour résultat le *contresens* toujours vivace sur le mot latin de *neurotica*, qui à l'évidence, à la lumière de ces passages-ci, ne peut plus vouloir dire « théorie de la séduction », mais à peu près ceci :

Tentative de Freud pour articuler :

- la symbolique des nombres;
- les préoccupations de Fliess sur la détermination du sexe de l'enfant pendant la gestation;
- ses propres constats cliniques des abus sexuels et de leurs conséquences psychopathologiques;
- la théorisation de l'opposition plaisir déplaisir;
- le système perception-conscience et les différents enregistrements préconscients et inconscients de la mémoire (ce qui est connu depuis le début de cette lettre);
- les névroses et les neurones de la perception.

D'où ce néologisme de *neurotica*.

Cette tentative s'est révélée impossible : trop fantasmagorique, trop globalisante pour résister à l'épreuve des faits. Et c'est à cela qu'il ne croit plus, avec cet étrange sentiment de soulagement, comme s'il était libéré d'une emprise trop marquée par sa dépendance à son double, vraiment trop fou.

Fliess ira jusqu'à la *détermination du sexe de l'enfant à naître (!)* par l'influence des périodes masculines ou non chez sa mère. (comme on peut le lire dans son ouvrage *Les relations entre le nez*

et les organes génitaux féminins selon leurs significations biologiques, (2)), tandis que Freud a déjà rédigé *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, les *Études sur l'hystérie* avec Breuer, prépare *la Science des rêves*, puis développera tout le reste : Œdipe, castration, destins des pulsions, etc.

Par conséquent, la référence stéréotypée à cette *neurotica* tronquée, sans référence ni correcte ni complète, constitue à mon sens l'exemple flagrant d'une maltraitance d'un texte et d'une utilisation idéaliste, sinon idéologique, réalisant un effet pervers d'amalgame. C'est ce que stigmatise au mieux la référence politique à une censure qu'on pourrait qualifier de « censure de deuxième type » et qui consiste en : véritable *détournement de vocabulaire* : la « langue de bois ».

Ainsi, la censure de premier type, on l'a vu, c'est le caviardage lui-même, qui rend fou.

La censure de second type c'est l'utilisation d'un mot comme un slogan publicitaire ou politique, avec les effets d'hypnose de cette langue de bois : ainsi, cette *neurotica*, dite « théorie de la séduction » présumée abandonnée par Freud. Grâce à ces textes complets on comprend mieux qu'il ne s'agit pas de cela.

Enfin, la troisième censure serait à reconnaître dans la *sélection* de tel ou tel passage d'une œuvre pour en tirer des *morceaux choisis* : ce qui est alors trahi, c'est le mouvement et l'évolution, généralement ouverte, de la pensée de l'auteur, que l'on peut ainsi figer à loisir à des fins de transmission orthodoxe. Essayons donc de ressaisir le mouvement d'ensemble.

Il est vrai que dans la lettre du 21 septembre 1897 Freud confie à Fliess ses *doutes* à propos d'une forme de la théorie de la séduction : nous reviendrons sur l'interprétation de l'objet de ce doute, car la lecture de la suite de son œuvre prouve qu'il ne s'agit pas de l'abandon véritable de l'étiologie traumatique.

II Le contrepoint chez Freud, à propos du trauma.

Plusieurs dates permettent de ne pas se focaliser sur cette période 1896-1897, et de constater la subtilité des positions de Freud bien après ses découvertes sur l'Œdipe : leur évolution permet de soutenir que Freud n'a jamais fait qu'osciller entre des positions *étiologiques* (cliniques), et des spéculations *métapsychologiques* (abstraites).

Ainsi les *morceaux choisis* (censure de troisième type) laissent-ils dans l'ombre les nuances que Freud apporte en dépassant les contradictions de la clinique. Suivons par exemple le mouvement :

- 1925, *Selbstdarstellung* (Sigmund Freud présenté par lui-même, (3));
- 1930, *Correspondance avec Ferenczi*, encore inédite (Tome III, à paraître, Calmann-Lévy);
- 1938, *L'homme Moïse et le Monothéisme* (4).

2.1 — 1925, *Selbstdarstellung*

Dans la vision d'ensemble qui lui fait survoler en 1925 les étapes de sa vie (*Selbstdarstellung*, 1925, revu en 1935, (3), p.58), où il brosse un tableau officiel de sa propre légende; il écrit :

« *Lorsque je me fus ressaisi, je tirai de mon expérience les conclusions correctes, à savoir que les symptômes névrotiques ne se rattachaient pas directement à des expériences réellement vécues, mais à des fantasmes de désir, et que pour la névrose, la réalité psychique importait plus que la réalité matérielle. Je ne crois toujours pas que j'aie imposé des fantasmes de séduction à mes patients, que je les leur aie « suggérés ». Je m'étais trouvé là, confronté pour la première fois au complexe d'Œdipe, qui devait prendre par la suite une signification prépondérante, mais que je ne distinguais pas encore sous un travestissement aussi fantasmagorique. La séduction à l'âge infantile conserva d'ailleurs sa part dans l'étiologie, même si ce fût dans une mesure plus restreinte. Mais les séducteurs avaient pour la plupart été des enfants plus âgés.* » (C'est moi qui souligne).

Le contrepoint est ici parfait, en trois mouvements :

- Premièrement « Les symptômes névrotiques ne se rattachent plus *directement* à des expériences réellement vécues, mais à des fantasmes de désir »;

- deuxièmement, les séductions précoces sont malgré tout intégrées, « dans l'étiologie ». Mais ce qu'il a appelé auparavant « étiologie paternelle » n'apparaît plus ici qu'en pointillé, puisqu'il met l'accent sur les abus sexuels *par des enfants plus âgés sur des plus jeunes*. Un cas bien particulier, comme chacun peut le constater aujourd'hui, dans le vaste ensemble des abus sexuels précoces des enfants, que ces adultes abuseurs soient le père ou non. La très curieuse dénégaration quant à l'éventuelle « suggestion » dont Freud se serait rendu coupable ferait plutôt sourire, quand on a présent à l'esprit les séries de documents cliniques qu'il a utilisées dans sa correspondance avec Fliess et dans ses *Études sur l'Hystérie*, où jamais ne se rencontre le problème *d'un doute sur l'authenticité des récits*;

- troisième mouvement : l'autocritique affichée dans ce texte de 1925 « *lorsque je me fus ressaisi* », qui masque l'autocensure; cette autocensure est reprise par les premiers cercles sous forme de *révisionnisme*, en utilisant la *langue de bois* qui impose par la suite tout et n'importe quoi.

Ce *révisionnisme* devient *négarionnisme* quand, dépassant l'histoire des idées chez Freud lui-même, on le rapporte à toutes les histoires de patients, comme si ces fameuses « cochonneries » pouvaient être éliminées et désavouées comme n'ayant jamais existé ni à Vienne ni à Paris, ni ailleurs. Le détournement sexuel évoqué par tel patient sera alors redoublé par le détournement de vocabulaire.

Pourtant, quand Freud écrit ici que le rapport n'est pas direct entre les souvenirs traumatiques et les symptômes de la névrose, c'est bien que ce rapport est *indirect* : ça n'a jamais désigné une annulation de ces constats cliniques!

Heureusement, par cette correspondance enfin complète, nous connaissons les compte-rendus cliniques qu'il a fait en son temps, si bien décrits à Fliess: sinon nous aurions pu croire cette version officielle de son propre parcours qu'il propose en 1925, quand il fabrique sa propre légende, insistant lourdement sur son autocritique, très loin cette fois de son auto-analyse. Freud ne pouvait se douter que nous, sa descendance, aurions accès, un siècle plus tard, à cette naissance de ses déductions, épopée de ses découvertes.

Il me semble donc qu'il vaut mieux écouter Freud comme du Jean-Sébastien Bach, sans lecture sélective: que penser d'une cantate dont on aurait éliminé une mesure sur deux?

Reprenons donc cette observation de l'« authenticité du trauma infantile », éliminée de la lettre du 22 décembre 1897 ((6), p.288-289, trois mois après qu'il se fut « ressaisi ») et nous verrons combien la perception clinique de Freud était ce jour là précise et juste, parfaitement pertinente avec la clinique d'aujourd'hui :

« L'authenticité intrinsèque du trauma infantile est issue du petit incident suivant que la patiente déclare avoir observé quand elle avait trois ans. Elle rentre dans une pièce sombre où sa mère est en train de s'affaïrer, et elle écoute. Elle a de bonnes raisons pour s'identifier à sa mère. Le père appartient à cette catégorie d'individus qui tabassent les femmes, pour qui des blessures sanglantes sont un besoin érotique. Quand elle était âgée de deux ans il l'a déflorée brutalement et l'a contaminée avec sa gonorrhée, ce qui a eu comme conséquence qu'elle tombe malade et que toute sa vie fût mise en danger par un écoulement de sang et du vaginisme. Sa mère maintenant se dresse dans la chambre et crie : « Sale criminel que veux tu encore de moi? Je n'y suis pour rien. Tout ce à quoi tu penses tu l'as devant toi! » C'est alors qu'elle s'est mise à déchirer ses vêtements d'une main, tandis que de l'autre main elle les pressait contre elle, ce qui

donnait une impression très particulière. Ensuite elle s'est mise à un certain endroit de la pièce, son visage révolté par la rage, couvrant son sexe d'une main et repoussant loin d'elle quelque chose de l'autre. Ensuite elle a levé ses deux mains, fouettant et battant l'air. En poussant des cris et des imprécations elle s'est repliée sur elle en gesticulant, couvrant encore ses parties génitales de sa main, tandis qu'elle tombait en avant de telle sorte que sa tête touchait presque le sol; finalement elle s'allongea doucement sur le sol en arrière. Après ça, les mains tordues, elle s'assit dans un coin, et le visage bouleversé s'est mise à pleurer. Pour l'enfant l'état le plus frappant dans lequel sa mère s'était mise est apparu plus tard. Elle a vu que sa mère appuyait fortement sur ses orteils pour les rentrer à l'intérieur.

Quand la fillette était âgée de six ou sept mois (!!), sa mère, couchée dans le lit, était à deux doigts de la mort après les blessures infligées par le père. À l'âge de seize ans elle a vu encore sa mère saigner de l'utérus (carcinome) ce qui a été le point de départ de sa névrose. Le dernier épisode survint une année plus tard quand elle entendit parler d'une intervention sur hémorroïdes. Qui pourrait douter que le père forçait la mère à subir des relations sexuelles anales? Comment ne pas reconnaître dans les crises de la mère les moments séparés de cette agression? D'abord l'attente pour voir ce qui va lui arriver, ensuite la pression contre son dos et la pénétration entre ses jambes qui l'obligeait à tourner ses pieds vers l'intérieur. Finalement, comment la patiente sait elle que pendant la crise, habituellement, on agit comme deux personnes à la fois, (automutilations, auto-meurtre), de telle façon que la femme déchire ses habits d'une main, comme le faisait l'assaillant et de l'autre s'en protège, comme elle même l'avait fait autrefois?

C'est à la suite de ce passage que Freud évoque la censure russe par caviardage dans les journaux Viennois, qu'il cite Goethe et la devise pour la psychanalyse dont nous nous parlions plus haut. Où l'on voit clairement que s'il ne croit plus à sa

théorie des névroses, depuis trois mois, il sait faire avec précision une description d'abus sexuels précoces, fait de viol incestueux, de contamination gonococcique avec maltraitance physique et psychique associées.

2.2 — 1930 : correspondance avec Ferenczi

En 1930, dans sa volumineuse correspondance avec Ferenczi, il trouve des tours de phrase très éclairants, car son élève et ami, son « paladin », son « grand vizir secret » (11), le presse sur ces questions qu'il appelle, lui, « commotions psychiques », pour sortir de cette analogie trop élémentaire avec le traumatisme physique, comme avec le traumatisme de la naissance de Rank, trop ponctuel, trop grossier, aux dires mêmes de Freud.

Freud lui répond dans un passage étrangement caviardé par les éditeurs en France (in *Correspondance de Sigmund Freud, 1873-1939*, (7), p.436). Notons au passage que le choix de ces lettres a été fait cette fois ci pour des raisons inverses par rapport au choix proposé dans *Naissance de la psychanalyse*. Opéré par Ernst Freud, le fils de Freud, il vise, dit-il, à « s'en tenir aux lettres personnelles pour donner à ceux qui ne connaissent Freud que par son œuvre un portrait de l'homme dans sa sensibilité, sa pensée et son combat. » ((5), Londres, 1950). Voici ce passage censuré, à paraître dans le tome III de la *Correspondance Freud-Ferenczi* :

« Vos nouvelles idées ébauchées sur la fragmentation traumatique de la vie psychique me semblent pleines d'esprit, et possèdent quelque chose des grands traits caractéristiques de la théorie génitale, seulement je pense que, considérant l'extraordinaire activité synthétique du moi, on ne peut guère parler de trauma sans parler en même temps de la cicatrisation réactionnelle. C'est bien cette dernière qui engendre ce qui est visible pour nous, les traumas, nous devons les déduire »

(fin du caviardage. C'est moi qui souligne)

Pourquoi donc ces censures?

Qu'est-ce qui est visé? La « fragmentation post-traumatique », ce qui est l'évidence clinique la plus immédiate face à ces éclatements de la personnalité?

Est-ce la « capacité synthétique du Moi »?

Est-ce la « cicatrisation? C'est à dire les fantasmes de persécution réactionnels, les répétitions mortifères, les symptômes d'inhibition, les phobies post-traumatiques?

Non, il s'agit bien plutôt d'éliminer la déduction sur laquelle Freud insiste « Die Traumas müssen wir erschliessen » : il y a un impératif évident dans la phrase de Freud. On ne peut plus dénier, renier, ou annuler la force du traumatisme infantile, et en même temps en faire une nécessaire déduction.

C'est une position hypothético-déductive, si l'on veut penser à la « relation du sujet à la vérité comme cause », suivant l'heureuse formule de Jacques Lacan, que nous retrouvons d'ailleurs peu de temps après sous la plume même de Freud dans son texte célèbre sur « L'Homme Moïse et la religion monothéiste », quand il développe sa comparaison entre la position du névrosé et la position du religieux.

2.3- 1938, L'Homme Moïse et la religion monothéiste

Mais ici Freud a changé de perspective, il a besoin d'une « analogie », (c'est le titre d'un chapitre), pour fonder son raisonnement. Il sait trouver des accents persuasifs pour que son lecteur puisse saisir les effets en deux temps des traumatismes précoces: il cherche à focaliser l'attention sur la reconstitution du passé de l'humanité à partir du modèle qu'il a forgé du passé traumatique du névrosé.

Voici ce passage si instructif, et non-censuré cette fois, écrit en 1938 ((4), p.94):

« On appelle traumatismes les impressions reçues dans le jeune âge et plus tard oubliées et nous leur assignons un rôle très important dans l'étiologie des névroses. Mais est-il bien vrai que l'étiologie des névroses soit en général traumatique? À ceux qui affirment cette origine

on objecte immédiatement qu'en certains cas il n'est guère possible de retrouver et de mettre en évidence, dans l'histoire précoce du névrosé, un semblable traumatisme. Souvent nous en sommes réduits à ne rien découvrir d'autre qu'une réaction insolite à certains événements, à certaines obligations que tout être est obligé de subir. Nombre d'individus les supportent de la façon que nous qualifions de normale... Toutefois il convient de noter ici deux faits : d'abord que la genèse des névroses se ramène partout et toujours à des impressions infantiles très précoces (note en bas de page : **de sorte qu'il est insensé— un sinig — de prétendre comme certains le font, qu'on peut exercer la psychanalyse sans rechercher les événements de la période infantile et sans tenir compte de celle-ci**; fin de la note), et ensuite, que dans certains cas dits "traumatiques", les effets résultent évidemment d'une ou de plusieurs fortes impressions ressenties dans l'enfance. » (C'est moi qui souligne)

Ensuite, contrairement au discours commun sur la non différence entre les deux étiologies possibles (« c'est de la réalité ou c'est du fantasme? »), on peut suivre dans ce texte comment Freud vise à minimiser cette différence pour mieux mettre en avant l'origine traumatique des névroses!

On aura noté la formule « partout et toujours », et le « évidemment », dans le renvoi aux impressions infantiles précoces. Freud insiste ensuite sur les psychoses, les formations du caractère, et les modifications du Moi qui fonctionnent comme des « cicatrices », l'« effet retardé du traumatisme », le clivage consécutif, et développe les deux sortes d'effets positifs et négatifs des traumas :

- Les effets positifs : soit la « répétition », pour « ranimer le souvenir, le faire revivre ». Et il associe « fixation au traumatisme ou encore automatismes de répétition... »;
- Les réactions négatives qui « tendent vers un but radicalement opposé... ce sont les réactions de défense qui se traduisent par des évitements,

lesquels peuvent se muer en inhibitions et en phobies »...

Dans ce texte publié en 1939, année de la mort de Freud, on voit bien que le modèle opératoire est par dessus tout un modèle post-traumatique. Il résout sans une hésitation la question des causes par sa conception « d'une échelle mobile », de ce que l'on appelle, « une série complémentaire où deux facteurs concourent à l'étiologie, un moins de l'un étant compensé par un plus de l'autre. » ((4), p.100). D'une seule phrase il résout avec son habileté habituelle, et en particulier ici la notion de « séries complémentaires » ce qui, cent plus tard fait encore s'affronter des opinions réputées inconciliables...(réalité ou fantasme? Interprétation du rêve par le symbolique universel ou par le signifiant singulier?)

Rappelons que dans *Totem et Tabou* (1912), Freud, s'élevant à des considérations métaphysiques ou mythiques ne s'était pas embarrassé de renverser l'ontologie biblique, par cette affirmation: « Au commencement était l'action ». Ainsi on peut dire que Freud n'a pas abandonné définitivement ni jamais durablement tout-à-fait la théorie de la séduction : il a appris à en faire une lecture indirecte, ou encore à la considérer comme un élément de l'étiologie, complémentaire à d'autres.

III L'étiologie paternelle : le père abuseur?

« Le mien non exclu »;

Ce qui varie, évidemment, dans la théorie de la séduction, c'est la place de « l'étiologie paternelle ».

On sait que, d'après lui, une des raisons de ne plus croire à sa première théorie des névroses, c'est, dans sa célèbre lettre (abandon de la *neurotica*) du 21 septembre 1897: « Qu'il aurait fallu accuser tous les pères de perversion, dans chacun des cas »

Pourquoi accuser tous les pères? Une attitude extrémiste fort peu logique, qui ne lui ressemble pas. Cela ne s'explique que dans la mesure où

nous avons ici à faire à du Freud revisité. Du coup, la proposition toute simple : « le mien non exclu », proposition qui suit ce qu'il vient d'écrire, n'est bien évidemment pas mentionnée dans la première traduction de ces lettres!

Ainsi cette pensée problématique à l'égard de son propre père (mort le 23 octobre 1896), lui fait un temps douter de cette étiologie par l'abus sexuel opéré par le père, comme s'il n'était question que des pères « dans tous les cas ».

Par contre dans ce domaine de la *pathologie de l'enfant sous terreur*, nous savons aujourd'hui, par l'expérience clinique de ces cas si nombreux d'abus sexuels précoces, c'est à dire pré-pubertaire, « pré-sexuels » comme Freud l'écrivait, que les abuseurs sexuels adultes, homo ou hétérosexuels, se recrutent chez quantité de personnages de l'environnement de l'enfant : pas seulement les pères mais encore les adultes en position d'autorité, et bien d'autres.

Mais, pour Freud, la pensée que son propre père fut un père abuseur était-elle réellement absurde? Ou bien son recul devant cette pensée a-t-elle d'autres déterminations? Cf. Marie Balmary, (1), p. 217; Marianne Krühl, (8), p. 106)

Ce 21 septembre, il confie que le « secret » (abandon de sa *neurotica*) s'est « lentement révélé » à lui depuis « quelques mois ». Revenons donc quelques mois en arrière. Le 11 février 1897 (lettre datée du 8 février comprenant un ajout daté du 11), six mois avant son « ressaisissement », il écrivait à Fliess ce passage lui aussi caviardé :

« Le mal de tête hystérique avec des sensations de pression sur le sommet du crâne, aux tempes, et ainsi de suite, est caractéristique des scènes où la tête est maintenue dans le but d'actions dans la bouche. Plus tard, répugnance par rapport au photographe, qui impose une posture à sa tête. Malheureusement, mon propre père était un de ces pervers, et il est responsable de l'hystérie de mon frère (dont tous les symptômes sont des identifications) et de celle de plusieurs de mes sœurs cadettes. La fréquence de ces circons-

tances ne cesse de m'étonner ». (c'est moi qui souligne. Fin du caviardage).

Comme si ces « actions dans la bouche », dont Freud parle sans ambiguïté ni fausse pudeur, n'avaient pas pu être supportées par des psychanalystes puritains, trop contents de saisir les rétractations de Freud quand il dit s'être « ressaisi » pour ne pas tenir compte de ses positions toujours nuancées, suivant l'opportunité de son propos. Or dans cette même lettre Freud parlait de doutes, déjà, et interrogeait sur l'origine du dégoût...

Durant le printemps et l'été suivants, Freud ressent un terrible malaise: il déclare que le patient qui le préoccupe le plus, c'est lui-même. Il disculpe finalement son père dans l'étiologie de sa propre « hystérie » dans une lettre datée du 3 octobre 1897 (« dans mon cas le père n'a joué aucun rôle actif ».

Nous pouvons à présent reprendre le fil chronologique de ces lettres et de ces événements, afin de ramasser notre propos et préciser le lien entre travail de deuil et avancées théoriques:

— 23 octobre 1896: mort du père de Sigmund Freud;

— 6 décembre 1896: traces d'un abandon de fait de la *neurotica*, dans un cas clinique illustrant la théorie de la séduction, caviardé;

— 11 février 1897: interrogations sur l'origine du dégoût; « mon père était un de ces pervers... », passage caviardé;

— juin à août 1897: grand malaise de Freud;

— 21 septembre 1897: abandon explicite de la *neurotica*, mais présenté comme doute sur la théorie de la séduction par le père: il aurait, dit-il, fallu accuser tous les pères, « le mien non exclu » (passage expurgé);

— 3 octobre 1897. Le père disculpé: « dans mon cas, le père n'a joué aucun rôle actif... »;

— 22 décembre 1897: il y a d'« authentiques » traumas et abus sexuels infantiles, « assez de mes cochonneries », « Que l'a-t-on fait pauvre

enfant?»: passages caviardés. Propos sur la censure russe.

Après la mort de son père, Freud l'accuse puis le disculpe; et dans le même mouvement généralise l'étiologie paternelle puis en doute. Une fois le père disculpé, il peut à nouveau affirmer l'étiologie traumatique, non restreinte à la séduction par le père.

Ainsi Freud a réellement douté un temps de l'étiologie traumatique alors amalgamée à l'étiologie paternelle: tel était l'effet de son haut le coeur devant une éventuelle perversion de son père. Ce doute ouvrit bien la voie à la découverte du fantasme et de l'Œdipe, mais aussi pour finir à un élargissement de l'étiologie traumatique des névroses et des psychoses, désormais non réduite à la séduction par le père; une étiologie traumatique désormais ouverte aussi à sa combinaison avec d'autres facteurs.

La censure, elle, n'a pas frappé au hasard: elle gomme la référence à la « perversion » du père de Freud, et accredit l'idée fautive d'un abandon de l'étiologie traumatique.

Ce qu'il a réellement abandonné, à notre avis, c'est bien sa *neurotica*, entendue comme une part de la théorisation qu'il avait emprunté à Fliess; mais cela, il ne pourra lui avouer ouvertement que bien plus tard...

Conclusion

Voici donc quelques pistes pour comprendre le mouvement de la pensée de Freud face au trauma et remédier aux effets de censure qu'il a certes partiellement inauguré, mais qui ont ensuite été considérablement élargis au point de nous livrer souvent une interprétation tronquée de sa pensée. Nous nous sommes restreint pour cette fois, quant à la théorie du trauma sexuel, aux effets de censure dans nos filiations de pensée à partir des aléas de Freud avec sa propre filiation paternelle. Une autre fois nous développerons les formes actuelles de la théorisation du trauma, à partir des sources freudiennes, ferencziennes, et d'autres, devant les données de la clinique, en particulier la pathologie des abus sexuels précoces.

Bibliographie

- 1) Balmay Marie, *L'homme aux statues*, Paris, Grasset, 1981.
- 2) Fliess Wilhelm, *Les relations entre le nez et les organes génitaux féminins selon leurs significations biologiques*, trad. fr., Paris, Seuil, 1993.
- 3) Freud Sigmund, 1925, *Selbstdarstellung*, trad. fr., *Sigmund Freud présenté par lui-même*, Paris, NRF, Gallimard, 1984;
- 4) Freud Sigmund, 1938, *L'homme Moïse et le Monothéisme*, trad. fr. *Moïse et le monothéisme*, trad. Anne Berman, Paris, Gallimard, 1948.
- 5) Freud Sigmund, *Aus den Anfänger der Psychoanalyse*, Imago Publishing, London, 1950. Trad. fr. *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.
- 6) Freud Sigmund, *Complete letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess*, présentées par Masson, Harvard University Press, 1985.
- 7) Freud Sigmund, *Correspondance de Sigmund Freud, 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1966.
- 8) Krühl Marianne, *Sigmund, fils de Jacob, un lien non dénoué*, Paris, Gallimard, 1983.
- 9) Porges Erick, *Freud-Fliess. Mythe et chimère de l'autoanalyse*, Paris, Anthropos, 1996.
- 10) Rand Nicholas et Torok Maria, *Questions à Freud*, Paris, Les Belles Lettres/Archimbeau, 1995.
- 11) Sabourin Pierre, *Ferenczi, paladin et grand vizir secret*, Paris éditions Universitaires, 1985.

PAROLE D'ENFANTS

19 Chemin des Sablons, 91300 MASSY
Tel. : 01.69.20.40.83

organise le 30 octobre 1997 à Paris

une journée d'études avec

GUY AUSLOOS

Professeur agrégé à l'Université McGill de Montréal
sur

LA COMPÉTENCE DES FAMILLES,

L'ART DES THÉRAPEUTES

Inscription : Parole d'enfants
Prix : 380 Frs

L'amour de transfert :

à propos de certains problèmes posés à Freud par quelques uns de ses disciples.

(Un aspect de la transgression du cadre dans l'histoire de la psychanalyse)*

Thierry Bokanowski

« L'analyse est une situation qui accorde à l'analyste un pouvoir considérable parce qu'il est objet de transfert. Tout le jeu de l'analyse et toute l'éthique de l'analyste doivent consister à refuser ce pouvoir, à l'analyser et à ne faire rien qu'à l'analyser. S'en servir est criminel. Le respect du patient est une condition absolue, la neutralité analytique dans son sens le plus profond est un véritable commandement, et le refus d'exercer la position de pouvoir (l'analysant ne rêve que de ça) est également une prescription avec laquelle on ne peut transiger ».

Ces quelques lignes d'André Green (Green, 1994) viennent rappeler avec force de quel poids pèse sur le devenir d'une cure la responsabilité engagée par l'analyste. Du fait des enjeux liés au considérable pouvoir que lui confère au regard de son patient la relation psychique induite par le transfert, il est du devoir de l'analyste de n'utiliser la relation analytique (transféro—contre-transférentielle) à aucune autre fin que celle qui régit l'ensemble du cadre analytique dont il est le garant, à savoir l'association libre et la neutralité face aux associations du patient, comme face à ses propres associations.

Lorsqu'il y a une transgression au regard de l'éthique de la part de l'analyste, celui-ci remet non seulement en question une déontologie de base commune et acceptée par tous, mais il met aussi en péril l'image d'intégrité morale de la personne même du psychanalyste, jetant ainsi (par le biais des rumeurs et des soupçons qu'il entretient) un profond discrédit sur la profession elle-même.

Dès les premières années de la pratique psychanalytique, Freud s'est très tôt trouvé confronté à des problèmes extrêmement douloureux liés à des pratiques transgressives de certains de ses disciples, problèmes qu'il lui a fallu alors tenter de « traiter » (Diatkine, 1992; Gabbard, 1995). À l'époque, le lien d'autorité naturellement établi entre le père fondateur de la psychanalyse et ses disciples permettait que les problèmes soulevés puissent être évalués et réglés directement sous sa responsabilité.

À l'évidence il n'en est plus de même de nos jours. Aujourd'hui, du fait que les psychanalystes en exercice sont en très grand nombre, du fait qu'ils entretiennent avec leurs pairs ainsi qu'avec l'institution à laquelle ils appartiennent des liens extrêmement complexes, du fait qu'ils sont par nature et professionnellement des personnes peu entraînés à juger d'un point de vue strictement moral les actes d'autrui, il leur est, pour toutes ces

* Conférence prononcée à la VI^e Rencontre Internationale de l'AIHP (Association Internationale d'Histoire de la Psychanalyse) à Paris, juillet 1996.